



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, PROVERBES ET FOCIS, SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 15 SEPTEMBRE 1911 85ème Année

Un Entretien à la Malmaison EN AOUT 1801.

Il y a toujours quelque chose de captivant et d'a part à pouvoir reprendre la relation de certains faits, aux lieux mêmes où ils se passèrent. La coïncidence leur sert. Replacés ainsi dans leur cadre premier, pour un instant, ils y reprennent vie, et leur récit, lu en sa place, refait à distance, de l'accidentel lecteur, comme un nouveau témoin.

Ce charme fut le mien, et cette coïncidence la mienne, l'autre jour, sous les ombrages tranquilles de la Malmaison, par un de ces après-midi bleus que cet été non avare nous dispense largement. Le heure était silencieuse et reposante. Dans le parc laissé à lui-même, les oiseaux, heureux de leur liberté, troublaient seuls de leurs notes et de leurs vols, l'ombre des arbres et le soleil, à l'horizon, fournirent pour le soleil. L'imagination pouvait errer à sa guise, recréant en chemin des scènes, assis sur le haut d'une allée, y guettant, inconsciemment peut-être, quelque grand retour, j'y relâçais l'attention, retrouvée dans les passages de famille, d'un entretien tenu en ces mêmes lieux, en un jour analogue, plus d'un siècle avant, par Madame Bonaparte et la duchesse de Guiche, une de mes aïeules maternelles. Cette conversation d'un intérêt qui eût pu devenir historique, et dont quelques-uns eurent seuls, de puis, connaissance, est demeurée ignorée du plus grand nombre. Je ne crois pas, d'ailleurs, que les lecteurs en leur esprit certains passages qui m'en parurent plus saillants, et pouvant être plus spécialement goûtés d'eux.

enchantée, Madame, que vous puissiez entendre de la bouche même de Madame de Guiche, que les Princes savent bien que vous êtes royaliste, et que vous ne cherchez qu'à faire le bonheur des malheureux.

"Mme Bonaparte.—Je suis charmée que les princes me rendent justice. Je le mérite par mon attachement à la bonne cause. Bonaparte le sait, et je lui ai dit plusieurs fois que je cesserais de le voir, s'il voulait être roi, ne me sentant pas les moyens, ni la volonté d'être la femme d'un usurpateur.

"Mme de Guiche.—Mais, Madame, vous courez grand risque de vous brouiller incessamment ; il est vrai, cependant, que les avis sont partagés sur les projets qu'on suppose à Bonaparte.

"Mme Bonaparte.—Non, Madame, ne croyez pas que Bonaparte soit un usurpateur ; il a de l'ambition, mais bien plutôt celle de la gloire, que celle de régner.

"Mme de Champcenet.—Savez-vous, Madame, qu'il est fort à désirer de lui voir promptement prendre un parti, car en restant dans l'ordre ordinaire, la seule même position, sans s'en douter, il aura usurpé la couronne.

"Quelqu'un étant venu nous interrompre, Mme Bonaparte se leva, nous emmenant vers le jardin, et là, dans un petit bois, elle me dit :

"Mme Bonaparte.—Dites-moi, Madame, qu'il n'y a rien de plus important que de conserver près de soi, avec une grande prépondérance, sur tout au début. En mettant l'ambition personnelle de Bonaparte à part, c'est aussi l'intérêt des Français en général, et du Roi, en particulier, qui ne sera certainement pas bien établi sur son trône dans les premiers moments, puisqu'il ne s'en serait pas, lui-même, frayé le chemin.

"Comme Mme Bonaparte finissait ces mots, continue Mme de Guiche, nous sortîmes du bois et nous nous retrouvâmes près de sa maison. Là, après m'avoir présentée à elle, elle me montra son appartement, me disant : "Ce sera curieux pour vous, qui êtes si liée avec les princes, de voir la chambre de Bonaparte ; la voilà ; c'est ici que je trouve moyen de lui parler avec confiance. Comptez sur moi." Puis m'ayant reconduite jusqu'à son antichambre, elle me pria de ne rien oublier de ce qu'elle m'avait dit, et de le rapporter à ceux qui m'avaient envoyé.

Tel fut cet entretien dont la lecture me trouvait attentif l'autre jour, et dont je subissais l'intérêt, dans le cadre survécu de la Malmaison. Je me retraçais le dialogue, tel qu'il dut avoir lieu, en une heure d'août peut-être pareille sous ces ombrages, moins anciens, et plus d'un siècle avant. J'en revoyais les interlocutrices, de visage, au hasard des allées, dans la blancheur de leurs robes à la mode du temps. Mme Bonaparte flattée de la démarche faite auprès d'elle, faisant bon accueil à une personnalité marquante de l'ancien régime, messagère de princes vers qui la menaient son goût premier et sa préférence intime. Mme de Guiche, parla à la langue de sa cause, à la répartie vive, spirituelle et enjouée avec son regard bleu, sa bouche rieuse, tels que nous les a conservés le pinceau de Mme Vigée-Lebrun. Maintenant, le chant des oiseaux était seul à combler le silence de propos que les années emportent, que le sort laisse stériles, et fit sans emploi. Mais, n'y avait-il pas lieu, en cette circonstance fortuitement donnée, de songer que cet entretien eût pu être le préliminaire de quelque autre "Paix des Dames", que le premier consul ratifiant le langage de Joséphine, et les princes renvoyés par leur messagère, eussent conclu, à ce moment-là, à même de conclure et de sanctionner. A défaut de ce résultat, chimérique peut-être des origines, et rendu illusoire par la suite, l'histoire ne relate, d'août 1801, date de cette entrevue, à août 1803,

époque des conspirations, il peut être simultanées de Pichegru, Moreau et Cadoudal, aucune trace de complot royaliste, et nulle mesure de rigueur du premier consul. Peut-on en faire remonter la cause à cette rencontre et la mettre au compte de cet entretien ? Y eût-il là commencement d'effet ou simple coïncidence ? On ne saurait se prononcer. Mais, il y aurait quelque chose de logique à n'en pas exclure l'hypothèse, et le lecteur, renseigné par ces lignes, pensera qu'il n'y a peut-être pas lieu de la rejeter.

ALEXANDRE DE GARRIAC.

DEPECHEES Télégraphiques

—L'éruption de l'Etna
Est de plus en plus violente.

Catane, Sicile, 14 septembre.—Vingt mille habitants de Castiglione et de Francavilla ont pris la fuite aujourd'hui pour éviter les torrents de lave de l'Etna qui s'avancent sur ces deux villes, menaçant de les détruire.

Le volcan, dont les fissures augmentent continue à lancer des bombes de lave.

La canonnnière belge.
Goule sur le flanc nord-est du volcan et a envahi la vallée d'Alcantara.

La mariée de guerre haïtienne.
Cap-Haïtien, 14 septembre.—La canonnnière haïtienne "17 décembre" à bord de laquelle une mutinerie avait éclaté ces jours derniers, est arrivée ce matin de Port-de-Paix. Cette mutinerie avait été suivie d'un incendie allumé, croit-on, par un des hommes d'équipage.

A l'heure présente l'ordre est rétabli à bord du bâtiment qui représente la plus importante unité navale de la République Haïtienne.

La canonnnière "17 Septembre" est un vieux yacht transformé récemment acheté à New York.

Mort de Mme Elizabeth Evans.
Aubling, Haute-Bavière, 14 septembre.—Mme Elizabeth Evans, romancière américaine, est morte aujourd'hui à Aubling. Elle était née à Newport, N. H., en 1822, et habitait l'Europe depuis 1870.

Mme Evans était la fille du Dr Willard Putnam et de Lucia Field (Williams) Gibson.

Entre autres ouvrages écrits par Mme Evans il faut citer : "Laura, an American Girl", "Confession", "The Story of Kaspar Hauser", "The Story of Louis XVII of France", etc.

LA QUESTION DU MAROC.

Dans l'attente.

Paris, 16 septembre.—Quoi que l'on ne s'attende pas dans les cercles officiels français à ce que l'Allemagne accepte de prime abord les conditions nouvelles posées par la France pour le règlement de la question du Maroc, on croit cependant qu'elle reconnaîtra le bien fondé du point de vue français et qu'elle renoncera à ses exigences.

Cette impression a été confirmée ce matin par un article semi-officiel paru dans la "Gazette de Cologne".

Le grand organe libéral allemand, dont le correspondant à Berlin entretient d'étroites relations avec la Wilhelmstrasse et qui depuis les débuts de la crise marocaine a paru refléter l'opinion du ministère, déclare, aujourd'hui, que rien ne s'oppose à un accord entre les deux pays et que les questions à débattre ne sont pas d'une importance suffisante pour entraîner une rupture des négociations.

Ce journal fait ressortir que le point le plus important — celui d'une compensation territoriale — est pratiquement résolu et que les questions secondaires, quoique pouvant donner lieu à de longs pourparlers, finiront aussi par être réglées à la satisfaction des deux gouvernements.

Cet article a causé une excellente impression en France et l'on y voit le présage d'un accord prochain.

plus avec loyauté son devoir international.

Ce n'est pas en France qu'on critiquera son attitude.

Berlin, 14 septembre.—Le courrier du ministère français des Affaires étrangères, porteur de la note du gouvernement français, est arrivé dans la soirée à Berlin et a été immédiatement reçu par l'ambassadeur Cambon.

Ce dernier est resté dans la journée de Dresde où, avec sa famille, il avait passé quelques jours de vacances.

Il est probable que la note du gouvernement français sera communiquée vendredi après-midi à M. de Kiderlen-Waechter, lequel soumettra à M. Cambon la réponse du gouvernement allemand, dans les premiers jours de la semaine prochaine.

Le sentiment de panique qui régnait depuis quelques jours à la Bourse de Berlin, commence à se dissiper et les valeurs ont eu aujourd'hui un cours beaucoup plus ferme. Ce résultat est attribué aux déclarations très catégoriques faites hier par le ministre des affaires étrangères, M. de Kiderlen-Waechter, affirmant sa confiance implicite dans un règlement satisfaisant de la controverse marocaine.

Vitesse d'un croiseur allemand.

Convenant, 11 septembre.—Le croiseur "Moltke", le plus grand bâtiment de guerre allemand à vapeur, dans une course d'épreuve, a atteint, à l'échelle de vitesse, le vingt-neuf milles à l'heure.

EN BANQUEROUTE.

Londres, 14 septembre.—Réginald H. Ward, qui à une époque était considéré comme le roi du cuivre dans certains cercles financiers de Londres, est en banqueroute et ses affaires ont été mises entre les mains d'un receveur officiel aujourd'hui.

Sa gêne qui n'est que temporaire, dit-il, vient d'une grande baisse dans les usines de cuivre dans lesquelles il est intéressé.

M. Ward est un Bostonien et un arrière-petit-fils de J. Artémus Ward qui se fit remarquer dans la guerre de la Révolution. En 1803 il alla habiter Londres, où il acquit le titre papal de comte. Des spéculations heureuses augmentèrent considérablement sa fortune. Il épousa en 1839 Mlle Edith Newcomb du Kentucky. Mme Ward obtint son divorce il y a quatre ans.

EN ANGLETERRE.

Londres, 14 septembre.—Il a été annoncé aujourd'hui que le ministre de l'Intérieur avait l'intention d'organiser une police volontaire dans chaque grande ville du Royaume Uni, afin de faire face, le cas échéant, aux troubles suscités par les grévistes.

Arrestation d'un président de la Chambre des Communes.

Accusé d'avoir accepté de l'argent en dépôt alors qu'il n'ignorerait pas que sa banque était insolvable, M. J. S. Woods, président de la Franklin Bank à Louisville, a été arrêté ce matin sur une plainte portée par une de ses clientes.

Les Français au Maroc.

Tanger, 14 septembre.—Une colonne française, forte de 100 hommes, a été attaquée hier entre Fez et Safra, par des insurgés marocains.

Ces derniers ont été mis en déroute après avoir subi de fortes pertes.

Les pertes du côté français ont été de 6 tués et 10 blessés.

NEUTRALITÉ BELGE.

Depuis plusieurs jours, l'opinion belge s'est fortement émue des préparatifs militaires que le gouvernement de Bruxelles a ordonnés, et qui ont été dictés par les circonstances diplomatiques actuelles ; et ces préparatifs n'ont pas laissé de provoquer quelque inquiétude au dehors de la Belgique, parce qu'ils semblaient indiquer une tension aggravée dans toute l'Europe occidentale.

Il ne faut pas que le pessimisme — un pessimisme injustifié, — puisse s'accroître, et les dispositions que le cabinet de Bruxelles a prises sont de bien moindre ampleur qu'on ne l'avait cru de prime abord.

On a parlé d'une mobilisation générale de l'armée belge ; il n'en est rien. Jusqu'ici le gouvernement voisin s'est borné à faire occuper par de modeste contingents — les contingents normaux — qui eussent dû s'y trouver, en dehors de toute complication — les forts de la vallée de la Meuse. Il ne cache pas, en outre, que les ordres donnés ressemblent trait pour trait à ceux qui furent lancés lors de la conférence d'Algésiras.

Les dispositions arrêtées, ces derniers jours, ne prouvent pas que la Belgique redoute une guerre imminente. Elles attestent seulement qu'elle entendrait défendre, le cas échéant, sa neutralité ; et à cet égard, elle rent-

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chaussures et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Dombrowski et Bienville, à deux étages de la rue du Canal, San-Dictor.

LAZARD'S

718-720 RUE DU CANAL
COMPLET STEIN-BLOCK

Le tout bien fait et élégant et ne constituant pas une dépense exorbitante. Vêtements de chambre et de soirée, etc.

Costume de Communion pour Garçons et Accessoires valeur nominale à \$5.00. Chaussures — Les plus nouvelles et formées au dernier point. Complet de toilette de Paqueton. Souliers — Le Spécial de Lazard, tout à l'épreuve quel autre soulier fait pour \$1.00. Enceinte, boutons et accessoires.

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.

Nous venons de terminer l'inventaire de notre stock et nous découvrons qu'il renferme un immense assortiment de meubles de tous genres et des plus beaux. Nous devons donc renouveler notre offre libérale d'un acompte de 25 0/0 sur toutes sortes de meubles modernes et de tout dernier genre, les plus beaux et les plus artistiques qui soient mis en vente dans cette ville. Nous ne faisons cette offre que pour ce mois de SEPTEMBRE. Ainsi, profitant de cette occasion d'obtenir ce qu'il y a de mieux à meilleur marché. Nous devons faire rapidement de la place pour notre immense stock de marchandises fraîches arrivées récemment, qui sont maintenant en route. Nous appelons votre prompt attention sur notre offre spéciale.

VENEZ TOUT DE SUITE.

FRANCIS MAESTRI
PAUL MAESTRI

FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,
LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHÉ EN VILLE.
Au Coin des Rues Remparts et Iberville. Phone Main 942
C'EST LAZARD.
LE GRAND. PAS DE ACCORDABLE.

—Fille de la duchesse de Polignac, amie de la reine Marie-Antoinette, ayant suivi à Londres les princes durant l'émigration, et y faisant partie de la société du Comte d'Artois, pendant que son mari avait rejoint le roi Louis XVIII à Mittau, la duchesse de Guiche vint en France, en 1801, avec la mission secrète et délicate de persuader au Premier Consul, par l'intermédiaire de Joséphine, de s'entendre avec le parti royaliste pour rétablir Louis XVIII sur le trône de son frère. La tentative échoua. Mais Mme de Guiche s'y employa avec autant de zèle que de tact. Son voyage fut fécond en incidents curieux. L'entretien qu'on va lire en est un, et non des moindres. Et c'est maintenant à la plume de Mme de Guiche que je laisse le soin de nous en conter elle-même le détail, avec une simplicité égale à l'esprit.

"J'avais vu plusieurs fois, de puis mon arrivée en France, chez Mme de Champcenet, écrit-elle, une demoiselle de quarante ans, fille d'un ancien valet de chambre de Louis XV et royaliste comme nous, elle était très liée avec Mme Bonaparte, qu'elle voit sans cesse. Dès la première fois que je vis cette demoiselle, elle me parla beaucoup des princes et du désir que Mme Bonaparte avait de me voir, et qu'elle en demanderait la permission à son mari si je consentais à aller chez elle ; je réfléchis un moment, puis j'acceptai, en songeant que, malgré le bruit qui s'en faisait, ce serait utile à ma mission. Le lendemain on me fit dire que Madame Bonaparte m'attendait à la Malmaison à onze heures ; je me mis donc en route de bonne heure, avec Mme de Champcenet et cette demoiselle, qui s'appelle Mlle Pauline. La sentinelle avait ordre de ne laisser passer que Mme de Guiche ; mais ces dames se trouvant dans la même voiture, la sentinelle les laissa passer aussi. J'arrivai dans une petite maison bien meublée, dans laquelle il y avait peu de domestiques, mais un grand nombre d'aides de camp qui venaient me regarder comme une chose curieuse. Madame Bonaparte me reçut avec une politesse mêlée d'attendrissement et de reconnaissance. Elle me fit mettre sur un canapé, ainsi que Madame de Champcenet, et se plaça sur une chaise. Puis Mlle Pauline s'étant retirée, la conversation devint intéressante.

"Mme de Champcenet.—Je suis